

Orson Welles et moi *Ed Wood* de Tim Burton

Marcel Jean

Numéro 75, janvier 1994, février 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23296ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Jean, M. (1994). Compte rendu de [Orson Welles et moi / *Ed Wood* de Tim Burton]. *24 images*, (75), 60–61.

ORSON WELLES ET MOI

par Marcel Jean



Edward D. Wood, à droite (Johnny Depp), «le plus mauvais réalisateur du monde», en compagnie de son caméraman (Norman Alden).

Il est facile de comprendre pourquoi Tim Burton s'est intéressé à l'existence d'Edward D. Wood Junior. Comme Quentin Tarantino est un enfant des vidéoclubs, Burton est un enfant de la série Z. Il l'affirmait d'ailleurs avec beaucoup d'humour dans *Frankenweenie*, son premier court métrage de fiction, dans lequel un jeune garçon ressuscitait son chien à la manière de Frankenstein. Or, pour tout amateur de série Z, Ed Wood est LA référence. Des films comme *Glen of Glenda* ou *Plan 9 From Outer Space* sont en quelque sorte des classiques du genre. Il était donc tout à fait logique que Burton ait l'idée de réhabiliter la mémoire du plus mauvais réalisateur au monde.

Il est plus compliqué, cependant, de saisir les enjeux du dernier long métrage de Burton. *Ed Wood* est, en effet, un film atypique, un curieux objet dont la réussite immédiate est reconnaissable dans l'intelligence avec laquelle Burton évite les deux principaux écueils qui le menaçaient. D'abord, son film ne cède jamais à la facilité du second degré. Ensuite, *Ed Wood* n'est pas un récit cinéphilique nostalgique. L'époque décrite n'a rien du bon vieux temps et le cinéma n'y est pas une merveilleuse usine à rêves que l'on regrette, mais plutôt le lieu d'un incessant combat entre ce qu'autorise l'industrie et la vision de l'artiste.

Lors de son passage à Montréal, en août 1992, Burton avait déclaré ne pas croire que

le cinéma était un art où la liberté de création était vraiment possible. *Ed Wood* va dans le sens de cette affirmation en comparant deux destins de prime abord incomparables, ceux de Wood et d'Orson Welles. Lors de sa première rencontre avec Cathy O'Hara (Patricia Arquette), qui deviendra sa femme, Ed Wood (Johnny Depp) explique qu'il est à la fois scénariste, acteur, réalisateur et producteur. Lorsque la jeune femme lui objecte qu'il est impossible de faire tout cela, Wood indique que seulement deux personnes y arrivent à Hollywood, lui et Welles. Le parallèle entre ces deux créateurs culminera lorsque Wood rencontrera l'auteur de *Citizen Kane*, pendant le tournage de *Plan 9 From Outer*



Le tournage du film de science-fiction fauché *Plan 9 From Outer Space* réalisé par Ed Wood.



Edward D. Wood et Bela Lugosi (Martin Landau).

Space. Welles aura alors des propos sur l'industrie cinématographique qui galvaniseront la foi de Wood.

Il est clair que pour Burton, Ed Wood incarne une certaine intégrité. Lorsqu'il donne l'impression de bâcler une scène, qu'il refuse de faire une deuxième prise d'un plan où les décors manquent de s'effondrer, Wood résiste à la technique, il ne permet pas aux détails de le détourner de l'idée générale de son film. Cette résistance, ainsi que sa volonté de faire des films par-delà toutes les embûches, par-delà la pauvreté des moyens et l'absurdité des sujets, cette résistance, donc, place Wood au même niveau que Welles. On reconnaît dans l'audace de ce rapprochement l'un des fondements du cinéma de Burton. Pour lui, la question du bien et du mal, du bon et du mauvais, n'est jamais réglée. Que Welles ait été un génie et Wood un homme au talent limité (c'est le moins qu'on puisse dire) n'a pas d'importance. Pour Burton le monde ne se départage pas entre le bon et le mauvais. Tout est lié et l'essentiel est ailleurs, infiniment plus complexe. Deux personnages de ses films précédents, le fantôme *Beetlejuice* et la sensuelle *Catwoman*, incarnent très clairement l'ambiguïté du monde. Incarnent-ils le bien et le mal? Le cinéaste ne répond pas à la question. Il ne les juge pas. Dans un esprit semblable, Burton refuse autant de faire l'apologie que de condamner le cinéma d'Ed Wood. Il n'en retient que la vérité, l'honnêteté naïve qui pousse Wood à se scandaliser, au nom de la vision de l'artiste, de ce que les pasteurs qui financent *Plan 9 From Outer Space* tentent de lui imposer un acteur, cela

malgré le fait que lui-même choisit ses comédiens pour des motifs absurdes.

Par sa naïveté, Ed Wood rejoint plusieurs autres monstres de l'univers de Burton. On pense à des créatures comme Pee Wee Herman, Edward Scissorhands, Jack Skelington, ou encore au jeune couple de fantômes de *Beetlejuice*. Tous ces personnages agissent sans arrière-pensées, avec un naturel qui exclut le bien et le mal. Leur naïveté en fait des mésadaptés, les place en marge du système (Ed Wood) ou du monde (Edward Scissorhands). Aucun ne parvient à comprendre la morale en place, aucun n'arrive donc à s'y soumettre. Voilà pourquoi le cinéma de Burton est un théâtre de la marginalité. Voilà pourquoi il implique l'incompréhension et sa conséquence, la solitude.

On peut voir dans le lien qui unit Ed Wood à Bela Lugosi (Martin Landau, sublime) l'expression de cette naïveté. Jamais Wood ne voit en Lugosi un drogué irrécupérable (il a près de 75 ans et s'injecte de la morphine depuis plus de 20 ans) et jamais il ne cherche à profiter indûment de cette dépendance (il veut faire des films, mais il veut aussi réhabiliter le vieil acteur). Ainsi, lorsqu'il utilise des images de Lugosi au seuil de la mort dans *Plan 9 From Outer Space*, lorsqu'il demande à un chiropraticien de se faire passer pour l'acteur après son décès, Ed Wood le fait simplement en poursuivant deux objectifs tout à fait compatibles, réaliser un film avec une star et rendre hommage à Lugosi. Il ne pose pas le problème en terme de morale.

Tim Burton aborde son film avec le même genre de franchise, sans mépris ni

fétichisme à l'endroit de son sujet. Ainsi, ses choix de mise en scène (le noir et blanc, la lumière, les cadres, la direction d'acteurs) rendent hommage à la série Z et aux films d'Ed Wood sans réellement les pasticher (cela confinerait au second degré). Quand Burton calque le générique de son film sur celui d'un des films d'Ed Wood, quand il reprend le procédé d'ouvrir son récit par les propos d'un maître de cérémonie tout droit sorti d'un cercueil, il le fait pour que ça fonctionne, parce qu'il croit fermement en ces images et en leurs possibilités dramatiques ou poétiques. Ici, point de maladresse feinte mais une véritable maîtrise qui permet de jeter sur l'ensemble un regard nouveau, un peu comme si Ed Wood avait eu les moyens d'écrire et de filmer convenablement ce qu'il imaginait.

Ed Wood est à ce jour le film le moins commercial et le plus fragile de Tim Burton. Cela parce qu'il s'agit d'un long métrage où la progression dramatique est réduite au minimum et que, par conséquent, les préoccupations (philosophiques autant que stylistiques) de Burton sont offertes crûment au spectateur, sans le maquillage d'une intrigue prenante. C'est là le courage de ce film qui affirme la maturité acquise par Burton. ■

ED WOOD

États-Unis 1994. Ré.: Tim Burton. Scé.: Scott Alexander et Larry Karaszewski. Ph.: Stefan Czapsky. Mont.: Chris Lebenzon. Mus.: Howard Shore. Int.: Johnny Depp, Martin Landau, Sarah Jessica Parker, Patricia Arquette, Jeffrey Jones et Bill Murray. 124 minutes. Noir et blanc. Dist.: Buena Vista.